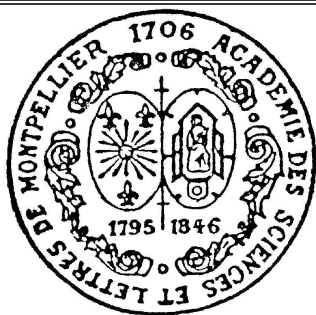




ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 16/11/1998
Conf. n°556, Bull. 29, pp. 253-275 (1999)

UN SECRÉTAIRE DE FACULTÉ TALENTUEUX : BONAVENTURE LAURENS (1801-1890)

Par le professeur H. Bonnet



Aquarelle de Bonaventure Laurens (Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras)

Etonnant fut le personnage! Doué de tous les dons artistiques ou presque, il laissera à la postérité des milliers de dessins et d'aquarelles ainsi qu'une fabuleuse bibliothèque musicale

qu'il légua à sa ville natale Carpentras. Successivement commis à la recette principale de Montpellier puis secrétaire-agent comptable de la Faculté de médecine, il passera sa vie professionnelle et sa longue retraite dans notre ville, séduite tout autant par ses talents que par son extravagante originalité.

Et cependant, qui se souvient de lui ? Hormis en de fugitives circonstances, son nom même n'est plus prononcé. Ni en cette Académie où il siégea dès sa fondation, ni à la Faculté de médecine où son empreinte a quasiment disparu, ni dans la cité qui ne lui a pas consacré un nom de rue, fut-elle de rang modeste. Alors, à titre de réparation pour tant d'oublis, qu'il nous soit permis de ressusciter un instant sa mémoire.

BIOGRAPHIE

Bonaventure Laurens (B.L. en abréviation) ou plus exactement Jean-Joseph-Bonaventure L. naquit à Carpentras le 14 juillet 1801. De son brillant passé, l'ancienne capitale du Comtat venaissin gardait alors son enceinte fortifiée, aujourd'hui disparue, la célèbre cathédrale Saint-Siffrein et les bâtiments édifiés au 18ème siècle par son fastueux prélat Monseigneur Malachie d'Inguibert (dont une magnifique bibliothèque devenue municipale).

Les parents de Bonaventure étaient d'extraction modeste. Le grand-père paternel avait tenu une auberge sans prétention et son père Louis, personnage fantasque et falot, exercera sans se fixer une vingtaine de métiers; mais, passionné de musique, il terminera son existence comme organiste de la cathédrale. De ce père sans relief, Bonaventure ne parlera que rarement dans ses lettres, mais à ses frères et soeurs il faisait de lui cet étrange compliment: «Nous devons à notre père un incontestable capital, le plus productif de tous, la *pauvreté*... lorsqu'elle fait travailler, acquérir des goûts distingués... et une vraie considération ». La mère, Marguerite Garcin, d'origine paysanne, fut une brave épouse soumise aux tâches domestiques. D'une extrême dévotion, elle croyait aux interventions du Ciel, aux revenants et prétendait avoir rencontré plusieurs fois la Sainte Vierge dans la campagne des alentours.

Le couple eut cinq enfants, trois garçons et deux filles, Bonaventure étant aîné,

suivi par Théophile (futur professeur de musique) puis par les deux filles Thérèse et Louise, corsetières de leur état, et enfin par Jules, le *tardillon* né 25 ans après son *vieux frère* qui le considéra toujours comme son fils. Dans son enfance, Jules n'avait jamais su prononcer correctement le mot pomme, son fruit préféré: il disait « pémé ». Dès lors presque toutes les lettres de Bonaventure à son jeune frère commenceront par ces mots: « Mon cher Pémé ». Jules Laurens deviendra plus tard un peintre-dessinateur qui connut la célébrité, grâce notamment à son œuvre picturale sur le Moyen-Orient où, dans sa jeunesse, il avait séjourné plusieurs années. Ecrivain à ses heures, il laissera de nombreux ouvrages en français - mais aussi en provençal - dont *La Légende des ateliers* et la biographie "monumentale" (600 pages !) de son frère, dont nous reparlerons avec plus de détails.

L'âge venu, les parents envoient Bonaventure à l'une des écoles de la cité mais sont bientôt obligés de le retirer compte tenu de son désintérêt flagrant pour les études. Ils lui assureront, en privé, quelques rudiments d'instruction, un bien maigre bagage culturel!

A 17 ans le jeune homme entre dans la vie active comme employé à la sous-préfecture de Carpentras, au salaire de 12 francs par mois. Vers la même époque il rencontre des personnages qui vont influencer son avenir: Augustin Anrès, dit « le Philosophe », qui lui fait découvrir J.J. Rousseau; le botaniste Requier qui lui inculque à son tour le goût de la nature; et surtout le dynamique cavaillonnais François Costil-Blaze, futur critique musical *au Journal des Débats*, qui deviendra plus tard son ami. A leur contact il acquiert un esprit libéral, voltairien, antimilitariste et antibonapartiste, résolument « républicain », émancipé de toute contrainte religieuse.

Mais l'essentiel est ailleurs. Sous l'influence de son père et de quelques artistes carpentrassiens impressionnés par ses dons, Bonaventure développe ses aptitudes à l'égard du dessin et de la musique. Dès l'adolescence il crayonne sans arrêt, accumulant portraits et paysages. Et dans le même temps il apprend à jouer de la plupart des instruments de musique, qu'ils soient à corde (violon, violoncelle), à clavier (piano, orgue) ou même à vent (clarinette, ocarina).

Bien plus tard il effectue un voyage à Paris (14 mars - 7 juin 1825) afin

d'approfondir ses connaissances artistiques. Son frère Jules racontera ce voyage épique au cours duquel, à l'aller, il faillit mourir de froid sur l'impériale de la diligence, la seule place en rapport avec son maigre gousset. Et à Paris, surtout grâce à l'entremise de son compère F. Costil-Blaze, il se faufila un peu partout, dans les ateliers à la mode, au Louvre, à l'Académie des Beaux-arts, dans les salles de concert.



Bonaventure Laurens, autoportrait (Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras)

En 1829, âgé de 28 ans, il quitte à regret Carpentras pour s'établir définitivement à Montpellier. Dans un premier temps il occupe les fonctions de premier commis à la recette principale de la ville alors dirigée par le père d'Auguste Comte. Dans une de ses lettres (août 1882) il rappellera avec humour sa présentation aux membres de ce bureau, ébahis à la vue de cet étrange comptable accompagné de femme et enfant et déjà drôlement accoutré! Ses qualités professionnelles imposeront bientôt le respect de tous.

Quelques années plus tard, il est nommé agent-comptable de la Faculté de médecine (arrêté du 26 mars 1835) et peu après secrétaire – agent - comptable (arrêté du 20 avril 1835). « Du coup, confirme son frère Jules, son existence prit un développement décuplé... en rapport avec un traitement plus élevé... (et) la progression de son niveau social). Il est de plus logé dans l'établissement, occupant avec sa famille un appartement de plusieurs pièces au dernier étage de la Faculté (actuellement salles des archives). Relativement au large, il aménage un atelier de peinture et de musique dans un local pittoresque dont l'un des murs est agrémenté d'anciens mâchicoulis et d'ouvertures médiévales. C'est en ces lieux qu'il recevra Franz Liszt en 1844.

B.L. administra la Faculté de médecine pendant 32 ans. Il le fit avec application, autant qu'on puisse en juger d'après les documents de l'époque (Procès verbaux des Conseils). Mais, fait assez mal expliqué, il ne manifesta jamais de sympathie excessive envers l'Institution qu'il gérait ni envers ses représentants. Seuls trouvèrent grâce à ses yeux: Antoine Dugès (« Il était mon ami et je viens de le perdre») ; le chimiste Jacques-Etienne Bérard; le botaniste Charles Martins ; Etienne Frédéric Bouisson, futur doyen; mais surtout le chirurgien Amédée Courty. La retraite interrompra ces amitiés fragiles.

Bonaventure fut admis à faire valoir ses droits à une pension de retraite le 25 septembre 1867. Les adieux à la Faculté furent sobres sinon froids. Le procès verbal du Conseil en date du 24 mars 1868, présidé par le doyen J.E. Bérard, mentionne « que lecture a été faite d'une lettre par laquelle M. Laurens exprime ses vifs regrets de voir cesser ses rapports avec ces hommes si distingués... » Et qu'en réponse le professeur Isidore Dumas « touché de la démarche de M. Laurens... propose (pour lui) le titre de secrétaire honoraire de la Faculté ».. On ne sait ce qu'il advint de ces propositions.

La vie professionnelle terminée, Bonaventure aurait pu revenir en sa chère ville de Carpentras. Il n'en fit rien et demeura à Montpellier. Il habitera dès lors à deux pas du Jardin des Plantes dans une maison avec jardinnet qu'il avait achetée tout en haut de la rue du Faubourg Saint-Jaumes (au n°7 de l'emplacement actuel), entre celle-ci et la rue du Carré du Roi (n°8). Cet endroit était à l'époque traversé par la ruelle Cusson (aujourd'hui fermée) sur

laquelle donnait également l'immeuble des Laurens. Celui-ci ne respirait pas la grandeur: « Le désordre, la poussière, l'humidité, les rats, les scorpions, les cloportes... les champignons y prospéraient, raconte Jules Laurens. Jamais une porte, une fenêtre, un poêle n'y ont fonctionné correctement. C'était parfois lamentable ».

C'est dans cette mesure que l'artiste s'éteignit le 28 juin 1890, à près de 90 ans. Immense fut, dit-on, l'émotion dans la ville qui lui réserva des funérailles solennelles. Il fut inhumé au cimetière Saint-Lazare dans le caveau de son petit-fils, Maurice Viguier (tombe F, 31, 6).

B.L. avait été nommé « Chevalier dans l'Ordre impérial de la Légion d'Honneur » par sa majesté l'Empereur Napoléon III (7 août 1870). Curieusement pour quelqu'un qui méprisait profondément les honneurs, il arborait parfois sa médaille avec ostentation, témoin cette historiette amusante. Dans la rue, un clochard admiratif l'interpelle: « Monsieur, vous êtes donc sergent? » Non, peintre, mon ami répond-il. « Ah oui, je vois, peintre de miniatures ». Bonaventure siégea à l'Académie des Sciences et Lettres dès sa fondation en 1846 et ce jusqu'en 1870. Il fit par ailleurs partie de la Société d'Archéologie et de la Société du Thé (dite aussi du Vendredi) dont les membres se recrutaient dans la haute bourgeoisie (encore une de ces fantaisies propres à notre homme).

Dans sa 26^{ème} année il avait épousé à Carpentras une jeune fille du terroir, Adélaïde Laurans, affectueusement appelée Lili, auprès de laquelle il mena une vie familiale sans histoire: « Qui donc, écrira t-il un jour, pourrait trouver quelque chose qui approche le bonheur que je goûte auprès de Lili et de Rosalba? » Il n'empêche que les références à son épouse sont étonnamment discrètes dans ses correspondances et que l'existence qu'il lui procura au jour le jour n'évoque pas le paradis. Lili décéda à Montpellier en 1878, on ne sait exactement de quoi.

Le couple n'eut qu'une enfant, Rose surnommée Rosalba, née le 2 janvier 1828 à Carpentras et décédée à Montpellier en décembre 1886, probablement de tuberculose: « La pauvre fille ne fait que tousser, cracher et gémir la nuit comme le jour ». Bonaventure aima profondément cette enfant dont il parlera sans cesse dans les dernières années de son

existence, et qu'il soignera avec attention, l'envoyant durant l'été faire des séjours d'altitude à Saint Jean-du-Bruel. Elle avait épousé un certain Viguié, commerçant à Montpellier. A son décès, Rosalba laissait deux enfants déjà grands, une fille Pauline (remarquée par Frédéric Mistral, racontera Bonaventure !) et un fils Maurice, tous deux portés sur le dessin mais sans le talent de leur grand-père.

PORTRAIT

Que de fois les hommes de génie - ou de talent - se sont exprimés d'étrange façon ou sous d'insolites présentations. Bonaventure n'eut rien à leur envier.

Un physique sans charme

B.L. n'attirait pas le regard: «La nature n'a que peu réalisé en sa personne, constate son frère, les avantages dont il se montrait si friand chez les êtres soumis à son étude admirative ». Il le décrit avec « une taille moyenne, une tête forte.... des jambes de juif errant... un nez assez gros plutôt que fort... des sourcils fournis... des yeux gris sans trop d'éclat... des oreilles de musicien... (Il) était atteint au cou d'une espèce de tumeur devenue d'aspect inquiétant dans les dernières années... La région sous cutanée du crâne était fertile en kystes menaçant constamment de prendre des proportions énormes ». Dans une de ses lettres (3 mai 1883), Bonaventure raconte comment il incisait lui-même ces formations sébacées et en extrayait l'enveloppe, ce qui assurait la guérison.

Un comportement « adoulenti »

L'enfance de l'artiste s'était déroulée dans un environnement quasiment féminin, composé de sa mère, de ses deux sœurs et de trois tantes vieilles filles qui vivaient au foyer. Toutes sans autorité. Bonaventure subira pourtant l'influence de ce milieu où régnait la médiocrité, sans doute en raison d'une fragilité constitutionnelle. « Je suis né femme, disait-il, je suis resté femme toute ma vie ». On devine dès lors les traits d'un caractère peu viril où se mélangeaient la docilité, la timidité, une sensiblerie excessive. Plus tard, Frédéric Mistral, qui le connaissait bien, lui donnera l'aimable surnom de *félibre adoulenti* c'est à dire tendrement sentimental. Dans sa démarche artistique la femme, toujours elle, constituera le centre de ses préoccupations, de même qu'en musique le ton mineur, plus tendre et moelleux, restera son

préférée.

Une prodigieuse santé

En contraste avec des apparences dépourvues d'énergie, notre carpentassier était doué d'une redoutable vitalité qui lui permit d'atteindre les 90 ans et de conserver jusqu'à un âge fort avancé de remarquables activités physiques (longues promenades, déplacements fréquents, voyages à l'étranger...). Il était d'ailleurs fier de cette robustesse légendaire et si d'aventure on lui demandait: «Vous n'êtes donc jamais malade?» il répondait, faussement modeste: « Etre malade c'est bon pour vous, moi, je n'ai pas le temps ».

Comme tout un chacun il connut des ennuis de santé, notamment sur le tard : rhumatismes, rhume des foins, engelures, méfaits d'une sénescence au demeurant acceptée avec soumission. Mais quelle que fut l'intensité de ses misères, jamais il ne faisait appel aux médecins qualifiés par lui (tout au moins en privé !) du terme de charlatans. Il affichait à l'adresse de leurs « recettes de guérison » le même scepticisme qu'il avait « envers les vérités dogmatiques professées par les prêtres ». Retenons-en deux exemples. « Il y a dans l'appartement (de son petit-fils malade) des thermomètres dans tous les coins... des bouteilles d'eau de tous les pays, de petits flacons de drogues pharmaceutiques de toutes dimensions... il faut manger du pain de tel boulanger et non de tel autre. Ainsi soit-il » . Et de façon plus féroce cette réflexion : « Je n'ai pas plus foi en leurs eaux minérales, bromures et iodures qu'en l'Assomption de la Sainte Vierge (août 1886) ».

A la fin de sa vie il fut affecté par une étrange infirmité de l'écriture qui par moments devenait illisible. « Or chose curieuse, raconte son frère, cette main (autrefois) si sûre... subit relativement de bonne heure une bizarre défaillance, sorte de tremblement festonnant en vrilles le dessin des caractères... (Ce tremblement) disparaît ensuite peu à peu... pour se renouveler soudain ». Mystère.

Une présentation extravagante

Que n'a-t-on raconté sur la tenue et l'aspect farfelus de notre peintre-musicien, à croire que le trait en avait été forcé. Il n'en est pourtant rien car c'est bien Jules, le frère bien-

aimé, qui a complaisamment décrit les accoutrements et autres fantaisies de celui qui avait adopté une fois pour toutes le « genre artiste », mais un genre renforcé - on ne sait trop pourquoi. Ses amis (et sans doute sa famille) lui en faisaient remontrance. Le compositeur allemand Stephen Heller lui écrivait en 1846 : « Quant à votre aspect extérieur, vous devriez lui donner plus de soins. Un homme proprement rasé... pense mieux qu'un homme avec une barbe de huit jours. Des souliers ferrés à la Castil-Blaze impriment à l'esprit une démarche plus lourde... sans rien ajouter à sa vivacité ». Et d'ajouter pour faire bonne mesure: « M. Bertini (un autre musicien cultivant la bohème) veut se donner du génie en laissant accumuler la crasse sur sa personne; il porte du linge sale, des chapeaux invraisemblables; il est mal peigné et mal lavé, *mais du génie nenni!* »

Mais qu'importe! Bonaventure ignorait avec superbe les reproches, conseils, railleries et jusqu'aux turbulences qu'il provoquait en société, comme lors de cette soirée à la préfecture où, prié d'accompagner une chanteuse, il se présente avec deux chemises l'une sur l'autre, la propre revêtue au dernier moment recouvrant sans la cacher au col celle plus que douteuse du dessous.

Personne ne s'étonna bientôt plus à Montpellier de rencontrer notre artiste dans ses abracadabrantes tenues vestimentaires et autres. Coiffé d'une calotte ou d'un vaste chapeau crasseux, chaussé d'énormes godillots n'ayant jamais connu ni la cire ni les lacets, revêtu d'habits frangés aux boutons absents ou dépareillés, mal rasé et la tignasse exubérante autant que sale, l'homme ne passait pas inaperçu. Et pourtant! La ville avait adopté cette « fleur de loqueteux » comme il se définissait lui-même. Mieux encore: il faisait les délices d'une certaine bourgeoisie qui ne répugnait pas à l'inviter lors de ses réceptions ou à lui offrir certaines commodités non négligeables, tel ce vaste atelier de peinture mis à sa disposition par la famille Farel sur les bords du Lez au domaine de La Valette.

Une inlassable curiosité

En contraste avec le peu d'enthousiasme qu'il avait manifesté à l'école, B.L. fera preuve ultérieurement d'une véritable boulimie de savoir - de tous les savoirs.

Et tout d'abord place à la botanique. Elle l'a constamment intéressé. Quand il

parcourait la campagne lors de ses longues promenades, il aimait herboriser, reconnaître la plus humble des fleurs. Entraînant parfois avec lui de petites « caravanes artistiques », il éblouissait son auditoire en dissertant sur le monde végétal. De là lui était venu le surnom de *Père de la nature*. Il écrivait à l'occasion ses observations. Dans l'*Illustration* de février 1855 (n°626) par exemple figure un article (avec dessins) sur la « fabrication de l'alcool avec des racines d'asphodèle ». A Jules, son frère, il fait un véritable cours de botanique sur une plante du genre *Publicaria* repérée aux environs de Montpellier (1883). Mais son *eden* préféré, à deux pas de chez lui, n'était autre que le Jardin des Plantes, l'*Hortus regius* d'Henri IV. Il en a dessiné tous les arbres, toutes les allées, tous les bâtiments. C'est là au surplus qu'il aimait rencontrer les « grisettes » de Montpellier et les « croquer » sur-le-champ. Tout naturellement il lui vint un jour l'idée de constituer un herbier personnel, comme c'était d'ailleurs la mode. Celui-ci aurait comporté, aux dires de son frère, quelques 5 à 6000 spécimens, soit un chiffre conséquent. Mais où donc entreposait-il pareille collection? On ne sait. Il est bien question dans sa maison du faubourg St-Jaumes « d'une armoire à herbier et pour échantillons géologiques ». C'était manifestement insuffisant. Autre hypothèse: peut-être confia-t-il son trésor aux éminents spécialistes en botanique de la Faculté de médecine (dont A. Raffeneau-Delile, Ch. Martins...) pour lesquels il dessinait le détail de végétaux observés au microscope ? Mais le nom de Laurens ne figure pas sur la liste des bienfaiteurs du célèbre herbier du Jardin des Plantes.

Toujours dans le domaine des sciences de la nature, mentionnons deux autres micro-passions, celles de la géologie et de l'astronomie. Sur la première nous n'avons que peu d'informations, sinon qu'il possédait bien une armoire où il entreposait les pierres et minéraux ramassés au hasard de ses promenades en campagne. Quant à l'astronomie nous savons qu'il composa un album sur les « détails de la lune observée à l'aide d'un télescope » ; il ne dit pas lequel.

B.L. et l'argent

Il dépensait beaucoup. Non pour sa tenue vestimentaire, non pour la nourriture : « Pour ne pas chercher plus longtemps, lui écrit un jour S. Heller, je vous dirai simplement: vous vivez mal, vous vous nourrissez mal.. Plût au ciel que vous vous repentissiez de vos manies d'anachorète ». Mais il y avait tout le reste : les dépenses domestiques (on veut

espérer qu'il en assurait le minimum) ; les frais de matériel à dessin; les déplacements à l'étranger; les invitations à Paris (il aimait bien recevoir ses amis, dit-on); l'acquisition des innombrables documents destinés à sa bibliothèque musicale; l'édition à ses frais d'albums de dessin ou de pièces musicales tel un cahier de Couperin « à la gloire d'un de nos plus vieux et grand maître ». Sans parler de l'achat de sa maison du Faubourg Saint-Jaumes.

Ces débours n'étaient pas anodins. Aussi à son modeste salaire de secrétaire - agent comptable, Bonaventure s'efforça-t-il, durant toute sa vie, à se procurer des recettes supplémentaires. En monnayant ses dessins; en collaborant à des revues d'art parisiennes; en écrivant des articles pour la célèbre *Illustration*; en participant à des éditions de luxe (dont l'ouvrage *Provence*, par Rothschild); en illustrant pour les Chemins de fer P.L.M. le « trajet de Lyon à la Méditerranée » (ce qui lui valut un titre permanent de circulation sur ce réseau de 1840 à 1879).

On comprend que, dans ces conditions, la famille Laurens n'ait jamais connu le bien-être. Au foyer chacun devait économiser sur tout, peut-être même sur l'essentiel. Apparemment sans remords, notre artiste se contentait de ce maigre peu: « J'aime à connaître mon petit budget, reconnaissait-il, (mais) j'ai horreur de faire des dettes ». Ayant un jour visité le château de l'Engarran, aux alentours de Montpellier, il écrira: « C'est un somptueux spécimen Louis XV... Plus modeste, je reste réfractaire à ce luxe, je ne pourrais vivre en un tel milieu ». Certes, mais on ne peut s'empêcher de songer aux siens... confinés dans un certain *miserabilis*.

BONAVENTURE ET LE DESSIN

La postérité sait parfois corriger les injustices du passé. Le cas de B.L. en est un exemple. Car de son vivant l'artiste fut avant tout reconnu pour ses activités musicales, bien peu pour son talent pictural. Un siècle plus tard, le Bonaventure - dessinateur a rejoint le Bonaventure - musicien dans le jugement des générations. Tous deux sont réunis - égaux - au musée de Carpentras: l'un avec sa collection de dessins, l'autre avec sa bibliothèque musicale.

Une œuvre considérable

Notre carpentrassien dessina avec ardeur jusqu'à l'extrême limite de ses forces: « J'ai beau (encore) crayonner, écrivait-il en 1889, je me sens vieux, très vieux ». Et Roumanille d'imaginer avec facétie ses derniers instants: « Lorsque la mort viendra chercher Laurens, il saisira son crayon et lui dira: *Mort*, un moment, laisse que je te croque et puis tu me croqueras ».

Les estimations portant sur sa production avancent le chiffre énorme de plus de 20 000 dessins ou aquarelles, soit isolés soit réunis en planches ou en albums (112 albums répertoriés, chacun comportant de 30 à 180 dessins). Une performance rarement égalee ! Une partie non négligeable - plusieurs milliers de spécimens - est conservée à la bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, une autre de moindre importance à la Cité du Livre (Bibliothèque Méjanes) à Aix en Provence. Sa ville d'adoption, Montpellier, ne possède par contre que peu d'exemplaires de l'artiste, qui sont répartis entre le Musée Fabre, la Faculté de Médecine et la Bibliothèque municipale. Mais le plus grand nombre de ses compositions ont été dispersées à tous vents dans sa famille ou chez des particuliers, où ils se trouvent peut-être encore.

Du dessin, il a maîtrisé tous les raffinements. Tantôt il travaillait au crayon noir ou équivalents (fusain, sanguine, pastel), tantôt il rehaussait les trames de gouache, lavis ou sépia. Avec tout autant d'autorité il pratiqua la gravure sur bois, pierre ou métaux, de même que la miniature et surtout l'aquarelle, objet d'un opuscule pédagogique publié en 1858: « Instruction sur le procédé de peinture appelé aquarelle ». Pourquoi donc ne peignit-il jamais sur toile? On ne le sait vraiment car il en était capable ainsi qu'en témoignent quelques tentatives. Contentons-nous de ce commentaire - le sien - où se trouve sans doute une part de vérité: « Les plus grands peintres connus, disait-il, Michel Ange, Raphaël, Poussin n'ont été les rois de la peinture ni par leurs talents dans les effets de lumière, ni par celui des coloris: ils ont été surtout des dessinateurs ». De la peinture Bonaventure avait donc décidé : il garderait le meilleur. Une autre raison pourrait être avancée : étant daltonien peut-être se méfiait-il des couleurs et surtout de leur mélange? Enfin victime d'un sentiment fraternel sans doute excessif, peut-être se refusa-t-il toujours à « concurrencer » Jules son jeune et très aimé frère, considéré à l'époque aussi brillant peintre que brillant dessinateur.

Les thèmes

Trois sujets se sont partagés constamment les faveurs de l'artiste: la femme (en premier !), la nature, les monuments.

1) La femme. On a tout dit sur sa complaisance envers la beauté féminine, celle en particulier des très jeune filles, accortes *chatoûnes* provençales ou *grisettes* de Montpellier. Ses modèles, il les « chassait » partout, que ce soit dans la rue, au Jardin des Plantes, dans les ateliers, à la sortie des pensionnats : « Une autre mine dont je pourrais exploiter quelques filons, écrit-il en 1884, c'est le lycée des jeunes filles (de Montpellier). Les Sacré-Cœur, les Assomption n'ont qu'à bien se tenir ». Il paraît que le bonhomme avait du succès, que les donzelles « fondaient sur lui comme un vol de pluviers ». Les « présentations » faites, il les entraînait dans son atelier moyennant la promesse d'un joli croquis - souvent il est vrai avec le consentement des parents... quand ce n'était pas à leur demande. Effectivement tout se résumait habituellement en un portrait. Mais à l'occasion, le peintre sollicitait beaucoup plus, demandant à la jouvencelle de se dévêtir et de poser nue ! Précisons à ce sujet que dans l'œuvre de B.L. les nus représentent presque autant que les portraits, ce qui laisse pantois quant au nombre de *mignonnes* qu'il arriva à dévêtir. Jules L. détaille les artifices utilisés par le roublard afin de parvenir à ses fins. Tantôt il leur fredonnait une douce romance, tantôt il jouait d'un instrument de musique, tantôt il racontait quelque touchante histoire. Bien peu, disait-on, restaient réfractaires à ses sollicitations. Une telle conduite soulève évidemment des interrogations. La plupart des chroniqueurs ont traité Bonaventure de tous les noms que l'on devine. En termes plus académiques, J. L. Vaudoyer est lui aussi catégorique: « Oui, le vieux fourbe ». Les félibres qui le connaissaient bien l'avaient surnommé le « pistachié », autrement dit le coureur de jupons. D'autres pourtant se montrent plus réservés, admettant que, malgré l'ambiguïté des situations, c'est en artiste et seulement en cela que Bonaventure avait toujours considéré ces charmantes anatomies. « Il se comporte en paillard, admettait Costil-Blaze, mais en paillard platonique ». Quant à Laurens, sans cesse en butte à mille insinuations, il s'expliquait ainsi: « Ces milliers de figures...dont la plupart n'ont pas même leur chemise pour vêtement poseront une énigme dont la solution serait que j'ai vécu en affreux libertin... Cette solution serait ce qu'il y a de plus faux. (La nature) ayant crée la femme plus belle au suprême degré... (l'artiste) ne peut rien faire de mieux que de contempler cette beauté... Les yeux intelligents verront dans mes dessins les plus nus une

pure admiration artistique ». Et de conclure un jour sans ambages : « Non, je ne brûlerai pas mes études de nus ». Que croire et qui croire ? Il est un fait: il n'y eut (apparemment) ni plaintes ni esclandres.

Bonaventure a consacré à la femme son œuvre maîtresse, *l'Album des Dames*, voulu par lui comme une sorte de « Cantique des Cantiques » dédié à leur beauté. Il s'agit de 25 portraits « lithographies en couleur par son frère Jules et imprimés en aquarelles par Lemercier ». Chaque visage, souligné par un prénom, exprime un type féminin déterminé; chaque gravure est suivie d'un aimable poème dû principalement à la plume de Mme Blanchecotte ou de J. Souly et d'un extrait musical supposé conforme à la personnalité de la *Dame* (extraits de Bach, Beethoven, Gluck, Mozart, Schubert... et B. Laurens).

Notre dessinateur n'a pourtant pas caricaturé que des « jeunesses ». Figurent en effet dans ses collections des figures appartenant à tous les âges, à tous les milieux: parents, amis, personnalités, félibres, professeurs de médecine (peu il est vrai, dont Dugès, Bouisson). Sans oublier l'émouvante galerie des portraits de musiciens célèbres, dont Roger Caillet a dressé l'inventaire et que l'on peut apprécier au musée de Carpentras.



Clara Schumann par Bonaventure Laurens (Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras)

Que penser de cette œuvre de portraitiste? Peu expert en la matière, nous citerons des avis autorisés. En ce qui nous concerne cependant et après avoir feuilleté longuement *l'Album des Dames*, nous avons été frappé par l'académisme compassé, la

mièvrerie, l'embellissement forcé des visages. Il est vrai que depuis ce temps-là, les impressionnistes, fauvistes, cubistes et autres ont formé le public à de plus vigoureuses prestations. J.L. Vaudoyer n'est pas tendre envers l'artiste : « Moins élégant que Vidal et naturellement fort loin d'Ingres, c'est d'Hippolyte et Paul Flandrin, de Jalabert, de Bouguereau qu'on pourrait le rapprocher ». Et de poursuivre: « A la bibliothèque de Carpentras des milliers de portraits dorment dans des cartons. Cette collection tendre et sentimentale vaut bien une collection de papillons ». Rude ! Plus nuancé, Jean Claparède n'est pas finalement éloigné de la même analyse, qui écrit : « De telles oeuvres enfantées sous de telles influences artistiques (celles des Flandrin, Delaroche, Scheffer...) n'infléchissent guère de nos jours à l'indulgence ». Et de conclure: « Bonaventure n'était pas un génie... (il) n'en possédait pas les dispositions inventives » .

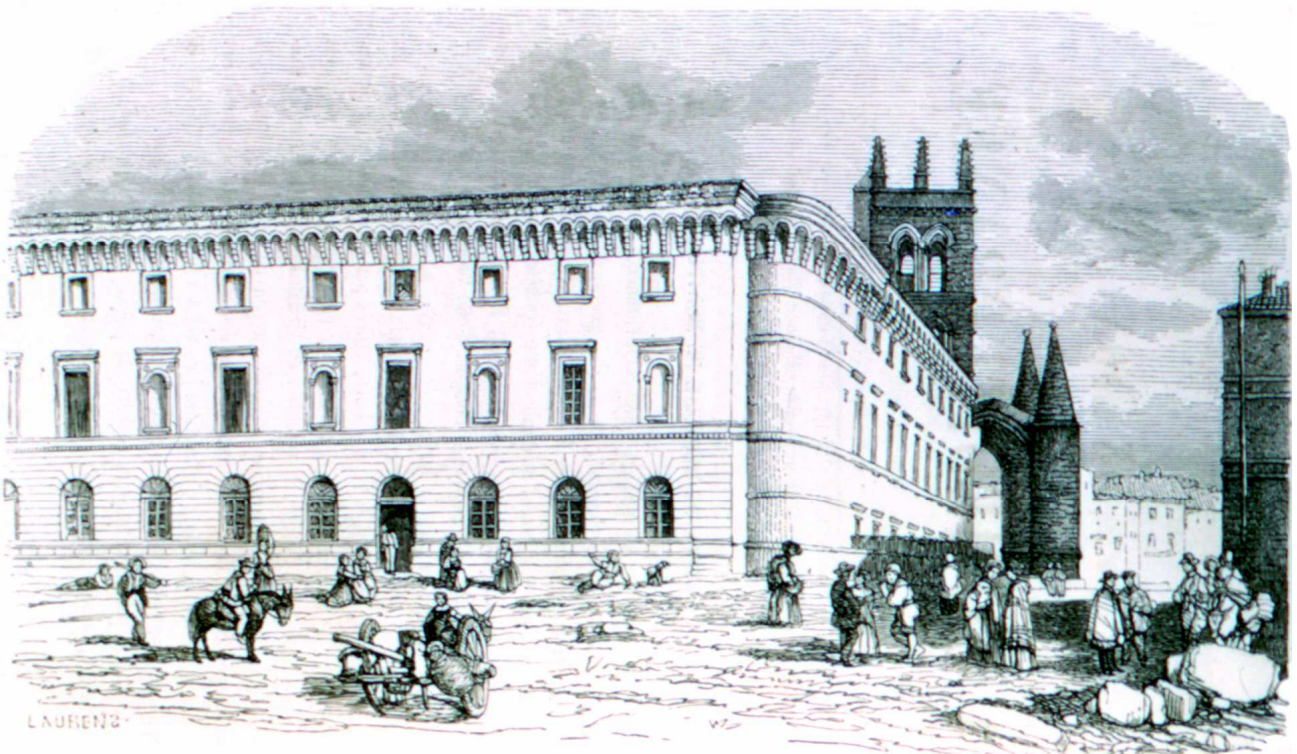
2) Tout autant et certainement de façon plus originale, B. Laurens fut un *paysagiste* appliqué, conformément à son admiration pour J.J. Rousseau et à l'éducation picturale de son maître carpentrassien Xavier Bidault. Il subira plus tard l'influence de ces grands naturalistes du romantisme que furent les Bourgeois, Harding, Turner et surtout Claude Lorrain dont il disait: « Ce maître est mon patron ».



Aquarelle de Bonaventure Laurens (Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras)

Pour varier ses compositions, il voyageait. Parfois hors des frontières et tout particulièrement en Italie qu'il parcourut à plusieurs reprises (1871, 1879, 1883) mais sans enthousiasme excessif. Toujours le crayon à la main il visita la Corse, les Baléares (objet d'un album), la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche... Mais son cœur d'artiste resta fidèlement attaché à son midi natal. C'est avec des centaines de dessins qu'il illustra les moindres détails du Comtat venaissain, de la Provence, du Languedoc, avec une persévérante prédilection pour les rives du Rhône. Grâce à l'appui des Chemins de fer, il constituera le magnifique *Album des Chemins de fer de Lyon à la Méditerranée* (en 5 volumes). L'ensemble comporte près de 150 dessins lithographiés, tous superbes, constituant un patrimoine pictural inappréciable à la gloire du Midi. Il ne s'agissait pourtant, dans son esprit, que des prémices d'un ouvrage plus vaste, plus prestigieux mais hélas avorté, qui aurait eu pour titre ce nom mythique: « Le Rhône ».

3) Les *monuments*, principalement les anciens, ne restèrent jamais indifférents à la boulimie de notre homme, tant était grand son penchant (un de plus) pour l'archéologie. En ce domaine aussi la moisson est immense. Reposent dans les cartons de Carpentras les plus célèbres ruines ou monuments de l'Italie et des autres pays d'Europe. Mais comme précédemment, les beautés architecturales de son pays furent ses préférées. Il connaissait - ou presque - chacun des sites antiques de la région et quand on lui signalait quelque ruine à découvrir, il se mettait aussitôt en route, comme en ce mois d'août 1882 (il avait 81 ans) où il se rendit à Apt pour « croquer » des ruines romaines qui lui étaient inconnues.



La faculté de Médecine et la cathédrale de Montpellier au XIX^e siècle par Bonaventure Laurens

A peu près semblable à celle du Bonaventure portraitiste, telle ressort l'impression du Bonaventure chanteur de la nature et des monuments du passé. Relisons simplement J.L. Vaudoyer qui, après avoir affirmé d'emblée que Laurens n'avait pas été un grand artiste, précise non sans exagération: « Son dessin rehaussé parfois d'aquarelle n'est pas exempt de fadeur, de timidité », tout en reconnaissant comme pour s'excuser: « (Il est vrai) que ses paysages peuvent faire un moment rêver ».

B.L. théoricien et l'art pictural

A l'intention des générations futures, Bonaventure écrit un véritable testament artistique et ce alors qu'il était encore relativement jeune. Il est contenu dans son « Essai sur la théorie du *Beau pittoresque* et les applications de cette théorie aux arts du dessin » publié à Paris en 1856 et 1876 ainsi qu'à Montpellier en 1849 et 1856 . L'essai figure aussi dans *les Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier* (Section Lettres, période 1847-1854 pp 119-182); il est illustré de 13 planches; 2 suppléments le complètent, qui contiennent 6 planches.

L'ouvrage comporte cinq chapitres ayant pour titres: 1- Principes fondamentaux; 2- Composition graphique; 3- Le clair-obscur; 4- La couleur; 5- De l'interprétation de la nature par l'art. Chacun d'eux est argumenté à l'aide d'exemples empruntés au patrimoine de l'art. Le tout est clair, concis, d'une pédagogie irréprochable, non sans parfois quelques démesures. Il est dit par exemple à propos du clair-obscur: « Il donne également l'idée de la couleur... ainsi lorsque nous voyons un portrait dessiné au crayon noir, nous jugeons très bien si le modèle a les yeux bruns ou bleus, les cheveux blonds ou noirs, le teint clair ou brun. En un mot c'est avec raison qu'on dit *qu'un dessin (en noir et blanc) est plein de couleurs* ».

Un patrimoine dispersé

Où se trouvent de nos jours les milliers de dessins exécutés par B. Laurens ? A vrai dire on ne sait. Car contrairement à ce qu'il advint pour sa bibliothèque musicale (léguee dans sa totalité à sa ville natale), le destin de son œuvre picturale ne semble pas l'avoir préoccupé. Certes Carpentras ne fut pas oubliée, ainsi qu'en témoigne cette note: « L'une des trois caisses en partance pour Carpentras (lors du déménagement de la bibliothèque musicale) contient des cartons et papiers pour y coller dessins et aquarelles (de ce fait expédiés antérieurement) ».

La collection la plus riche se trouve tout naturellement au Musée comtadin. Là, dans une salle occultée au public, reposent des milliers de dessins et d'aquarelles, quelques tableaux et de très nombreux albums (album des Dames, du Chemin de fer, de paysages, portraits, arbres et forêts, têtes, architecture etc.). Cet ensemble - non répertorié - est rangé dans de simples cartons.

Une autre partie substantielle du patrimoine B.L. est conservée à la Cité du Livre d'Aix-en-Provence (Bibliothèque Méjanes). 5 classeurs lui sont consacrés: n°1 : 33 dessins signés, 34 planches; n°2 : 8 dessins, 2 ouvrages illustrés par l'artiste; n°3 : 82 planches; n°4 : 102 planches de têtes et costumes; n°5 : 110 planches de têtes. A cette collection il convient d'ajouter les 5 volumes de l'album du Chemin de fer.

A Montpellier, la Faculté de médecine possède 8 aquarelles, le Musée Fabre 6 dessins et 4 aquarelles, la Bibliothèque municipale l'Album des Dames, celui du Chemin de fer, plus quelques ouvrages illustrés. Des B. Laurens figurent enfin dans plusieurs Musées de la région (Avignon, Sète, Narbonne...) mais en nombre extrêmement limité.

Conclusion

Bien que d'une valeur discutable, l'œuvre picturale de B.L. mériterait d'être reconsidérée. A certains égards tout au moins, car elle porte témoignage d'une époque et d'un terroir. L'époque, c'est le 19ème siècle dont Bonaventure a illustré, crayon à la main, maints événements qui l'ont façonné. Le terroir c'est le pourtour méditerranéen qu'il a « fixé » dans ses moindres détails - et dont certains ont bien changé. Alors, Bonaventure une référence pour les historiens, architectes, sociologues ? A n'en pas douter.

Ceci étant, que de griefs lui ont été reprochés ! Par exemple: le choix critiquable des artistes qu'il a pris pour modèle (Cabanel, Bouguereau, Scheffer...) ; son obsessionnelle déformation de la réalité pour l'intégrer dans un certain Beau pittoresque; et surtout des comportements inexplicables. Car dans la volumineuse correspondance adressée à son « cher Pémé » apparaissent sinon quantité d'oublis, tout au moins d'excessives discrétions. Combien rares en effet sont les mentions concernant : le Musée Fabre (dont il fut même nommé Conservateur intérimaire en 1871 !) et son fondateur qui était son ami; l'œuvre de Frédéric Bazille; l'extraordinaire collection de dessins donnés par Xavier Atger à la Faculté de médecine (dont il était l'administrateur !). Plus singulier peut-être, la fin de son existence approchant, il n'eut aucun geste de gratitude envers la ville de Montpellier, cette ville où il avait trouvé l'environnement favorable à son art – même s'il s'en défendait.

BONAVENTURE ET LA MUSIQUE

Assurément B. Laurens a gravé son empreinte dans le 19ème siècle musical. Non qu'il eut été un compositeur de talent ou quelque virtuose prestigieux. Mais en ces décennies tournées vers la musique légère et l'opéra italien, il eut l'immense mérite de promouvoir en France les nouveaux géants de la musique allemande, dont certains deviendront ses amis. Fidèle à ses racines, il réhabilita un enfant du pays, Elzear Genet,

maître de chapelle du pape Léon X et depuis fort longtemps tombé dans l'oubli. Mieux encore: avec une constante ténacité, il réussit à constituer une remarquable bibliothèque musicale, l'une des plus riches de France, qu'il offrira à sa ville natale peu avant sa mort.

Le musicien

Dès sa plus tendre enfance, Bonaventure avait commencé à jouer de l'orgue, du violon, de l'ocarina. Quelques années plus tard et sans effort, il maîtrisera tous les instruments de musique - ou presque - qu'ils soient à corde ou à clavier. Possédé par la musique, il joue partout, chez lui, chez des amis, dans les fêtes des alentours, à l'orgue de Saint-Siffrein. Mais une éducation aussi décousue, au demeurant de fort médiocre qualité, ne pouvait déboucher sur un avenir glorieux. Le jeune homme en eut conscience: il ne sera pas concertiste.

En 1829 il est nommé à Montpellier où il résidera pendant 60 ans. Et dans cette ville - adoptée sans aucun enthousiasme - il continuera de jouer : chez lui et pour lui; plus rarement lors de réceptions privées; exceptionnellement en public, hormis à l'orgue des principales églises de la cité. Les historiettes abondent sur ses démêlés avec les autorités ecclésiastiques qui lui reprochaient, entre autres, ses regards *adoulenti* vers les chœurs de jouvencelles. Les années passant, les sujets de discorde s'accumulèrent de part et d'autre jusqu'à un point de non retour. Jules Laurens (p 267) en rapporte quelques uns, parmi les plus marquants:

- A propos de l'orgue de la cathédrale: « Ces jours derniers a eu lieu l'inauguration du nouveau grand orgue... construit au prix de 5 000 francs.... Naturellement j'ai été prié de faire partie du jury d'expertise... et j'ai été invité à dîner chez l'évêque ». Refus dédaigneux de Bonaventure!

- A propos de l'orgue de Saint-Roch : « Un autre orgue se trouve à Saint-Roch où le curé se disait mon ami. Mais ce curé était davantage l'ami des dames d'un couvent qui (imposèrent) leur professeur de musique... (moyennant un salaire alors que j'étais bénévole) ce qui fut fait sans me prévenir ».

- A propos de l'orgue de Saint-Mathieu : « Quand l'orgue fut construit, quelques fabriciens ont bien voulu croire que j'avais ajouté des dépenses dans le seul but de m'en attribuer la moitié ». Et encore: « Un nouveau curé vient et au lieu de me prier de continuer mes fonctions gratuites, il nomme en titre une religieuse pour lui attribuer un traitement ».

On conçoit dès lors l'épilogue (lettre de B.L. à son frère en date du 10 janvier 1880) : « J'ai pensé que j'en avais assez d'orgues, de marguilliers, d'évêques, de curés et de chantres ».

B.L. a composé diverses oeuvres que la postérité n'a pas retenues. Il s'agit tout d'abord de pièces religieuses, au demeurant surprenantes de la part d'un athée notoire - en particulier un *Stabat Mater* pour voix de femmes ainsi qu'un *O Salutaris*. Mais également de romances, élégies, chansons empruntées au folklore régional, dont une « chanson de *Magali* », mais qui n'est pas celle retenue par Ch. Gounod pour son opéra-comique (La *Magali* de Laurens figure par contre dans la première édition de la *Mireille* de Frédéric Mistral). Il publiera enfin à ses frais 180 autres pièces (improprement dénommées *lieders*) composées entre 1855 et 1860 sur des extraits poétiques divers (de A. Barbier, Th. Gautier, V. Hugo...). L'ouvrage eut un certain succès, des dames russes ayant même sollicité l'autorisation de le faire imprimer à Saint-Pétersbourg !

B.L. et la musique allemande

Durant toute sa vie Bonaventure eut une profonde admiration pour les compositeurs d'outre-Rhin avec une vénération particulière envers L. Beethoven mais surtout J.S. Bach, comparé par lui à Homère ou à Michel Ange. Au demeurant les autres génies de l'époque classique étaient tous dans son cœur, qu'il s'agisse des Gluck, Haydn ou Mozart dont il pensait (avec Ingres) que le *Don Juan* représentait « La plus belle des partitions... le chef d'œuvre de l'esprit humain ». C'est donc tout naturellement qu'il décida un jour de se rendre en ces lieux où avaient vécu et travaillé ces prestigieux devanciers. Fort heureusement, il avait appris l'allemand à Carpentras auprès d'un vieux professeur qu'il récompensait en jouant pour lui.

A l'époque où commencent les *pèlerinages* de Bonaventure, l'Allemagne n'était pas encore unifiée et comptait nombre de capitales où s'épanouissaient de brillantes activités culturelles, telles Francfort, Dusseldorf, Darmstadt, Berlin... et par delà Salzbourg et Vienne. L'une de ses premières visites sera pour Leipzig, la patrie de J.S. Bach, où il écouterait la Passion selon Saint-Mathieu : une extase ! En 1841 il rencontre pour la première fois à Darmstadt le vieux et célèbre organiste-compositeur Christian-Jean Rinck. Leur amitié fut immédiate. Bonaventure reviendra plusieurs fois dans la famille du maître qui le traitait chaque fois avec une sollicitude paternelle. Et dans les intervalles une fidèle correspondance reliait les deux hommes, jusqu'à ce que le décès de Ch. J. Rinck en 1847 interrompe cette inestimable affection. En gage de profonde amitié, le maître de Darmstadt avait offert à Bonaventure un véritable trésor à savoir : l'autographe des 14 feuillets in 4° oblong écrit tout entier de la main de J.S. Bach, celui là même qui comporte les 11 variations pour orgue sur le thème du choral *Soit loué Jésus bon*.

Une autre et grande amitié a réuni B.L. à Stephen Heller (1813-1888), pianiste et compositeur, qui fut parfois comparé à F. Chopin. Autrichien mais de culture allemande, S. Heller vivait chichement à Paris quand il fut découvert fortuitement par Laurens lequel, à Montpellier, ayant acheté dans la Grand'rue « quelques morceaux d'un artiste inconnu » et les ayant joués en fut tout aussitôt émerveillé. Une nouvelle amitié venait de naître, grâce à laquelle Heller fut « lancé » à Paris. Car dans la capitale notre carpentrassien fréquentait déjà les célébrités musicales du moment auxquelles il présentait son nouvel ami. On devine la suite. Heller ne fut pas un ingrat et poursuivit, entre autres, une fidèle correspondance avec Bonaventure, qui sera publiée plus tard dans la *Revue musicale* (volume 15, 1934). Malheureusement les lettres de Laurens à Heller n'ont pu être retrouvées dans leur totalité.

Rinck et Heller ne résument pas les seules relations privilégiées de notre artiste. Lors de ses voyages estivaux dans les pays d'outre-Rhin, il côtoya de nombreux musiciens, il sut se faire apprécier. En 1841 il rencontre Felix Mendelssohn à Francfort. Suivra bientôt une soirée mémorable où ils échangeront leur talents : festival de dessins contre festival d'orgue ! Les deux amis se retrouveront plusieurs fois, toujours en Allemagne. A l'invitation de Bonaventure, Félix décidera un jour de se rendre à Montpellier ; c'était malheureusement peu avant sa mort en 1847.

Autre rencontre d'importance à Dusseldorf, dans les années 1850, avec Robert et Clara Schumann. Le compositeur est déjà malade et son caractère est devenu ombrageux; mais il accepte la présence du français. Mieux encore: les deux hommes s'entendent. Bonaventure reviendra donc plusieurs fois sur les rives du Rhin où il crayonnera maints portraits du célèbre couple. Observé lors de ces dessins, un détail significatif (il s'agit d'une mydriase bilatérale) permet sans doute *a posteriori* d'appréhender le diagnostic de la maladie dont souffrait le compositeur et que nous a récemment évoquée notre confrère Régis Pouget. Touché par la sollicitude de Laurens, le maître lui offrira deux autographes ô combien précieux: celui de la première pensée de son célèbre *quintette* et le manuscrit définitif de la seconde *sonate en ré* pour piano et violon. C'est enfin, toujours à Dusseldorf mais chez les Schumann, qu'il fera la connaissance d'un jeune prodige, Johannes Brahms, dont on sait qu'il deviendra la seconde et très émouvante passion de Clara.

Il est à signaler que Bonaventure n'a jamais rencontré Richard Wagner. Il est vrai que ses amis Mendelssohn et Schumann ne prisait guère l'auteur de la *Tétralogie*. « Si vous venez en Allemagne, écrit R. Schumann à B. Laurens, nous aurons beaucoup de plaisir à vous faire entendre bien des choses... On parle ici beaucoup des opéras de Wagner mais il y a bien des choses à redire : il n'est pas bon musicien » (avril 1853). Et notre montpelliérain d'écrire plus tard au sujet du même Wagner: « La *Chevauchée de la Walkirie* que j'entendis à Florence... (me fit l'effet) d'avoir versé un sac de noix dans un escalier d'orgue ».

On ne saurait abandonner les musiciens d'outre-Rhin sans évoquer le séjour de Franz Liszt à Montpellier. Bien des incertitudes subsistent à ce sujet. Par qui fut-il invité dans notre ville (B. Laurens, le facteur de piano Boisselot... ?), on ne sait, pas plus que l'endroit où furent donnés les concerts. Par contre il est bien précisé que, se rendant en Espagne, F. Liszt s'était arrêté à Montpellier pour donner trois récitals (7, 14 et 20 août 1844) « au bénéfice des pauvres », avec au programme :

- Ouverture de Guillaume Tell (G. Rossini)
- Fantaisies sur des motifs de la Somnambule (V. Bellini)
- Andante de Lucia de Lamermoor (G. Donizetti)
- La truite de Schubert, arrangement de Heller
- Mélodies hongroises (F. Liszt)
- Galop chromatique (F. Liszt)

Le *Courrier du Midi* a rapporté ces trois galas (numéros des 8, 15, 22 août) non sans de délirantes considérations : « Toutes les formules de l'éloge et de l'enthousiasme ont été épuisées ». Etrangement aucune mention de B.L. ne figure dans ces colonnes. Autre sujet de perplexité quant au sens de l'œuvre de bienfaisance. Il est en effet écrit *in extenso* dans le *Courrier* du 21 août : « Pendant que l'assemblée retient son souffle... on entend le son argentin des écus de la recette qui s'empilent... Ainsi se moissonnent, de concert, et les lauriers et les rentes. Et quand chaque ville a payé au triomphateur ce double tribut... alors Liszt s'approche du piano ». Ce commentaire apparaît quelque peu étonnant compte tenu de la légendaire générosité du compositeur.



Franz Liszt

Place finalement à l'épisode du déjeuner chez Bonaventure à la Faculté de médecine. Il a été maintes fois raconté, suite à sa narration par Jules Laurens. Résumons l'essentiel. L'accueil du secrétaire-comptable n'aurait pas été des plus tendres : « Vous passez pour être aussi grand charlatan que grand artiste » aurait-il lancé à Liszt, lequel, grand seigneur, aurait répondu par une plaisanterie. Après le déjeuner, Laurens dit à son invité : « J'ai à vous demander de me faire entendre une certaine pièce de J.S. Bach pour orgue avec pédale obligée... celle en la mineur d'une difficulté dont vous seul au monde...pouvez vous rendre maître ». « Tout de suite, répond Liszt. Comment voulez-vous que je la joue? ». « Comment, dit Bonaventure, mais comme on doit la jouer! ». « La voici une première fois comme l'auteur a du la comprendre, l'exécuter, ou désiré qu'elle soit

exécutée ». Et Liszt de jouer et ce fut admirable... « La voici maintenant une seconde fois comme je la sens avec un peu de pittoresque, de mouvement ». Et ce fut, avec ces nuances, non moins autrement admirable. « Enfin une troisième fois, la voici comme je la jouerais... en *charlatan*, pour un public à étonner, à esbroufer... ». Liszt alluma un cigare et le passant des lèvres aux doigts, il se livra à mille tours exécutant de la main gauche la partie indiquée pour les pédales... Il fut prodigieux, incroyable, fabuleux et le brave Bonaventure retourné et conquis !

On ne sait sur quel instrument joua le virtuose, Jules L. ne le mentionnant pas. Sur un harmonium ? Mais en 1844 les premiers exemplaires venaient à peine de sortir. Sur un orgue dit « de salon » ? Mais Bonaventure n'avait pas les moyens de se l'offrir. Sur un simple piano ? Probablement, car les pianos avec « pédalier pour études d'orgue » n'apparurent que bien plus tard (à la fin de sa vie Bonaventure en possédait un). A moins que les deux amis n'aient fait quelques pas et que Liszt ne se soit installé à l'orgue de la cathédrale.

Que dire des autres musiciens qui n'étaient point des allemands ? Nous savons que grâce à son titre de circulation sur le réseau P.L.M. notre carpentrassien se rendait souvent à Paris où il fréquentait les célébrités musicales de l'époque parmi lesquelles : D. Auber, F. Chopin, F. Dangou, Ch. Gounod, F. Liszt, G. Pierné, C. Saint-Saëns, A. Thomas, J.J.B. Weskerlin... Mais il ne s'exprime guère à leur sujet... si éblouissante était la clarté venue d'outre-Rhin : « Adorons toujours avec la même ferveur, répétait-il... Bach, Mozart, Gluck, Haydn, Beethoven. On a beau dire, tout ce qui n'est pas ces hommes vraiment divins... cloche à leur côté ». Quant aux italiens, fort prisés en ces temps-là, mieux valait n'en point parler devant lui : « (Surtout) disait-il, jamais rien d'italien ! Au diable ce trivial, ce commun où tout jusqu'à Je *te maudis* se dit en roucoulant ! » A signaler enfin un détail curieux : Laurens ne rencontra jamais Hector Berlioz, pourtant le plus méridional des grands compositeurs français.

B.L. et la musique régionale

Peu d'allusions dans sa correspondance intéressent la vie artistique montpelliéraine. Sinon pour des critiques : « Quant aux musiciens de Montpellier, écrit-il un jour (In: Jules L. p43), je les connais tous, mais il n'y en a pas un qui joue d'un instrument à corde de manière à faire quelque plaisir.. En résumé je n'ai pas autant d'agrément de la vie musicale qu'à Carpentras ». A Montpellier il se fait cependant un ami en la personne du compositeur Emile Paladilhe (1844-1926) qui lui manifesta sa sympathie jusqu'aux derniers instants, témoin ce post-scriptum au bas d'une lettre datée d'octobre 1889 : « Paladilhe est venu me rendre visite avant-hier ». Ce qu'il avait manifestement apprécié.

A Paris, mais aussi en Provence, Bonaventure eut plusieurs fois l'occasion de rencontrer Charles Gounod. On sait que Frédéric Mistral, redoutant que sa *Mireille* soit mise en musique à Paris, avait apostrophé le compositeur à peu près en ces termes: « On n'écrit pas Mireille chez vous, on l'écrit sous le ciel de Provence. Venez à Maillane et vous comprendrez ». Et Gounod passa plusieurs semaines dans le village de Mistral où, pourquoi pas, Laurens rejoignit le duo pour précisément imaginer les décors scéniques qui lui avaient été commandés et dont les maquettes périrent lors de l'incendie de l'Opéra-Comique en 1867.

Nous ne saurions abandonner B.L. et sa Provence sans évoquer la résurrection d'Elzear Genet dit le Carpentrasso. De qui s'agit-il? Elzear naquit à Carpentras à la fin du 15ème siècle, sans autre précision. Il était prêtre comme la plupart des organistes de l'époque. En 1515 il est affecté à la chapelle du pape Léon X en qualité de « chapelain - chantre apostolique », puis peu après devient maître de chapelle avant d'être nommé évêque *in partibus* en 1518. Il écrivit de nombreuses compositions religieuses dont plusieurs *Magnificat*, des messes ainsi que « Les lamentations de Jérémie ». Après la mort de Léon X en 1521, il voyagera en Europe et reviendra plusieurs fois à Avignon où, en novembre 1531, il dirigera l'impression de ses oeuvres, soit 4 volumes *in folio* réunis ultérieurement en un seul ouvrage - qui se trouve en Autriche, à la bibliothèque de Vienne. Trois siècles plus tard, vers 1840, Bonaventure entend parler pour la première fois de cet ancien compatriote. Il s'enthousiasme aussitôt et décide de faire revivre l'une de ses compositions, un certain *Magnificat* joué fort longtemps sous les voûtes de la Chapelle Sixtine. Il cherche tout d'abord la partition en Italie mais en vain. Il découvre finalement les oeuvres d'E. Genet à la

bibliothèque de Vienne où elles avaient été transférées « sur ordre de Bonaparte ». C'est le bonheur: « J'obtins sans difficulté la copie demandée; malheureusement le modèle imprimé l'était dans une notation difficile à lire, dont J.J. Rousseau disait qu'il n'y avait pas en Europe deux musiciens capables de cette lecture ». Fort heureusement il connaissait à Berlin le grand spécialiste en paléographie musicale, Henrich Bellerman, qui lui retourne la copie transcrite en notation moderne. Bonaventure lui adresse aussitôt deux aquarelles en remerciement, l'une représentant Carpentras, la ville natale de Genet et l'autre Avignon où, dit la légende, il aurait composé le célèbre *Magnificat*. Et en 1886, pour les fêtes de la Saint-Siffrein (27 et 28 novembre), cette œuvre glorieuse est enfin exécutée en la cathédrale de Carpentras, sous la direction de B. Laurens... au paradis. Depuis lors, le *Magnificat* du Carpentrasso a rejoint sa place d'autrefois, sur l'étagère de l'oubli.

La bibliothèque musicale de B.L.

Pour la postérité elle reste l'œuvre maîtresse de l'artiste, l'une des fiertés de l'*Inguimbertaine*. Préoccupation constante de Bonaventure, elle nécessita une vie de recherches, d'innombrables courriers ou déplacements, un acharnement de bénédictin. En dépit de ressources limitées, Laurens ne cessa jamais d'acheter deci delà des imprimés, extraits, partitions, livres concernant la musique. Quand il avait connaissance d'une pièce rare à l'étranger, il envoyait de l'argent à ses relations locales pour se la procurer. Mieux encore: de ses amis dispersés dans toute l'Europe, il reçut en cadeau certains documents d'un prix inestimable. Ainsi constitua-t-il tout au long du 19^{ème} siècle cette remarquable collection dont aucune ville de province ne possède l'équivalent.

Vieillissant, B.L. décida un jour de léguer son trésor au Musée de Carpentras où il repose dans une salle qui porte son nom. Le don fut annoncé par l'artiste en juin 1888 et concrétisé à partir du mois d'octobre de la même année, moyennant des envois dont il réglait chaque fois la facture. Fin octobre 1888 il écrit à son frère : « Tu dois probablement avoir appris que ma bibliothèque musicale a été expédiée. Il en reste quelque peu que j'enverrai lorsque ce que contiennent les 8 caisses parties aura été casé... J'ai du braver la fatigue que me donnait l'emballage parce qu'il me tardait de voir passer ma promesse à l'état de fait accompli ». Autre lettre de décembre 1888 : « J'ai acheté 2 bonnes et jolies caisses pour

contenir le reste de ma musique ». Il y eut en réalité d'autres envois... jusqu'en mai 1889 : « La dernière caisse est partie depuis 3 jours ». On devine que ces départs n'allèrent pas sans déchirement : « Lorsque je pense, écrit-il en juillet 1889, que moi, faible vieillard, je me suis occupé de cette besogne et qu'à Carpentras... ma belle collection gît dans des caisses ou bien que mes livres sont en tas... je suis péniblement impressionné ».

Le catalogue de la collection avait été rédigé par Bonaventure de son vivant : « Voici terminé le catalogue de ma bibliothèque » mentionne-t-il en juillet 1889. Il fut ultérieurement repris et complété par son frère Jules puis par Georges Moulinas (1901). Voici très sommairement le contenu de cet ensemble :

- A la place d'honneur : 1- le cahier manuscrit de J.S. Bach donné à Bonaventure par Christian-Jean Rinck ; 2- le quinquette et la sonate en ré pour piano et violon de Robert Schumann; 3- une partition de l'opéra de Lulli, *Thésée*, copiée de la main de J. Jacques Rousseau.

- Sur les rayons sont disposées les oeuvres musicales classées par catégories de même genre (traités et méthodes; musique sacrée; orgue; chant; opéra ...). Elles comportent au total plus de 700 noms d'auteurs et des milliers de documents, dont le *Magnificat* et 5 messes d'Elzéar Genet.

- La collection est complétée par les portraits des musiciens dessinés par l'artiste (et ils sont légion !) et par le portefeuille de sa correspondance. Ce dernier contient des lettres autographes (dont 33 à Anrès écrites de juillet 1829 à mars 1846 ; et 242 adressées principalement à son frère Jules, mais aussi à ses parents et à des amis, de décembre 1865 à mars 1890) et des lettres adressées à B.L. par divers auteurs (42 au total) de 1824 à 1888, pour la majorité des musiciens.

Bonaventure avait stipulé dans sa donation que « celle-ci devait être largement ouverte aux prêts de façon à faire de ce legs un acte de vie et d'utilité ». Et quand on lui objectait qu'une telle disposition inciterait à des abus, il rétorquait aussitôt : « Eh bien ! Des volumes égarés, perdus, tant pis c'est-à-dire tant mieux après tout si cela prouve au moins

qu'ils auront servi... de préférence à rester lettre morte sur les rayons et dans la poussière des boiseries ».

Lorsque vous passerez devant la Faculté de médecine, ayez une pensée pour Jean-Joseph-Bonaventure Laurens. Il a servi les arts, le midi, la ville de Montpellier et celle de Carpentras. A sa manière - c'est à dire avec autant de talent que d'excentricité.



Le pic Saint-Loup et le château de Montferrand par Bonaventure Laurens (Bibliothèque de Carpentras)

Remerciements : Les aquarelles de Bonaventure Laurens ont été reproduites avec l'aimable autorisation des conservateurs successifs de la bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, en particulier Monsieur J.F. Delmas.

REFERENCES GENERALES

Une biographie complète de Bonaventure Laurens a été rédigée par son frère Jules et publiée en 1899 sous le curieux pseudonyme xxx. Il s'agit d'un ouvrage in quarto de

607 pages, d'une lecture assez ingrate mais qui raconte dans le détail la vie et l'œuvre de l'artiste. Un monument de piété fraternelle !

Nous avons par ailleurs consulté une partie de la correspondance de Bonaventure à ce même Jules, soit plusieurs centaines de pages, correspondance actuellement en dépôt à la bibliothèque de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Ces lettres avaient été reproduites à Carpentras par Madame Renée Masson, Conservateur de la Bibliothèque interuniversitaire et responsable de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de 1958 à 1968. La maladie interrompit prématurément l'ouvrage qu'elle se destinait à écrire sur cette correspondance. Il nous est agréable de lui rendre hommage à l'occasion de cette communication.

BIBLIOGRAPHIE

- CAILLET Robert. Paris en 1825, lettres de B. Laurens. La Revue hebdomadaire, 310 sept 1927.
- CAILLET Robert. Les portraits de musiciens par Bonaventure Laurens. Les Trésors des bibliothèques de France, fascicule 10, Paris, 1929.
- CAILLET Robert. Une importante collection musicale à la Bibliothèque Inguimbertaine. Institut historique de Provence, Marseille, 1931.
- Catalogue de la collection musicale J.B. Laurens donnée à la Bibliothèque d'Inguibert. Seguin libraire, Carpentras, 1901, in-8°.
- CLAPAREDE Jean. Un interprète du romantisme musical et pittoresque, J.J. Bonaventure Laurens. Plaquette - supplément au Montpellier médical, vol 57, 1960, in-folio (avec 16 planches).
- DU BLED Henri. Notice sur Jean-Joseph Bonaventure Laurens et Jules Laurens, peintres d'Archéologie et d'Architecture. A l'occasion de l'exposition du Musée Comtadin 30 juin - 30 septembre 1976, Bibliothèque Inguimbertaine, 1976, 20 pages.
- DU BLED Henri. Notice sur Jean-Joseph Bonaventure Laurens et la Femme. A l'occasion de l'exposition du Musée Comtadin 30 juin -30 septembre 1976. Bibliothèque Inguimbertaine, 1976, 13 pages.
- EIGELDINGER Jean-Jacques. Bonaventure Laurens et Stephen Heller: une amitié artistique. Rencontres, vol 16 (n°105), Carpentras, 1974.
- HELLER Stephen. Lettres à Bonaventure Laurens (présentées par Robert Caillet, Revue musicale, vol 15, 1934, pp137-148, 212-219 ; 298-301 et 372-375.
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Monographie monumentale relative département de l'Hérault (texte de Jules Renouvier), Montpellier, 1830, in 4°.
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque. Arthur Bertrand libraire, Paris, 1840, 150 pages et 55 planches lithographiées.
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Théorie du Beau pittoresque démontrée dans ses applications à la composition, au clair-obscur, à la couleur et à l'interprétation de la nature par l'art. Sevalle libraire, Montpellier, 1849 (24 planches).
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Essai sur la théorie du Beau pittoresque. Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier (section Lettres), tome premier. Boehm impr., Montpellier, 1854, pp 119-182 (13 planches).
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Etudes théoriques et pratiques sur le Beau pittoresque dans les arts de dessin. Paulin et Lechevalier impr., Paris, 1856 (35 planches).
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Etudes sur les arts en Allemagne. L'Illustration n°572 (1854), 620, 634 et 647 (1855).
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Fabrication de l'alcool avec la racine d'asphodèle. L'Illustration, n° 626, 24 février 1855, p 128.

- LAURENS Joseph-Bonaventure. Album du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée. Paris, Avignon, Montpellier, 1857-1871, 5 volumes (avec 148 planches lithographiées et 2 dessins sur bois).
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Instruction sur le procédé de peinture appelé aquarelle. Deforge libraire, Paris, 1858, (2ème édit. en 1882), 70 pages in quarto.
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Album des Dames. JJ. Hetzel Libraire-édt. Paris, 1864, 1 vol. in-folio avec 25 portraits.
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Etudes théoriques et pratiques sur le Beau pittoresque. (3ème édition). Morel et Cie, Paris, 1876.
- LAURENS Joseph-Bonaventure. Le Jardin des plantes de Montpellier (texte de L.J.B.). In: Notices illustrées sur les principaux monuments de Montpellier. Best libraire, Paris, 1885, p 11 à 16.
- LAURENS Jules. Une vie artistique: Jean-Joseph Bonaventur Laurens: Brun et Cie imprimeur-libraire, Carpentras, 1899, in-8°, 607 pages.
- MOULINAS Daniel. Notice biographique sur J.B. Laurens précédant le catalogue de la collection musicale J.B. Laurens (Bibliothèque Inguimbertaine). Seguin libraire, Carpentras, 1901.
- TESSIER André. Bonaventur Laurens ou l'Antiquaire musical. Revue musicale, vol 11,1930 (n°100 p 17-35; n°101 p 131-144).
- VAUDOYER Jean-Louis. Bonaventur Laurens ou le pistachié sentimental. In: Nouvelles beautés de Provence, Grasset édt. Paris, p 43-62 (réédité en 1957).
- VIDAL Henri. Portraits d'organistes montpelliérains: 1- Bonaventur Laurens. Association des amis de l'orgue et des chœurs de la cathédrale de Montpellier, no3, 1980, 8 pages.